

FRÉDÉRIQUE DEGHELT

LA NONNE
ET
LE BRIGAND

ROMAN

un endroit où aller
ACTES SUD

*A AGMB,
en souvenir de notre premier
voyage en Amazonie.*

Ce qui remonte à la surface de la mémoire quand on sollicite certains souvenirs, ça ressemble à cette laisse de mer, à ces débris et fragments qui émergent, qu'on ramasse et auxquels on veut arracher des aveux.

HUBERT NYSSSEN

*Il était laid : les traits austères,
La main plus rude que le gant ;
Mais l'amour a bien des mystères,
Et la nonne aima le brigand.*

VICTOR HUGO

POURQUOI je n'arrive pas à détester ces moments où l'on attend dans les aéroports ou les gares ? Il s'installe une sorte de nappe floue, un temps infini passé à regarder les autres, à imaginer leurs vies, à faire naître des rencontres entre ceux qui n'auraient pas dû se croiser, à inventer des histoires là où il n'y a rien. Deviner cet homme-là justement, qui ne regarde pas cette femme seule assise un peu plus loin ; il va la retrouver alors qu'il voyage auprès d'une autre qui ne se doute de rien. Je le sais d'instinct, ils ne se sont pas regardés, ils se frôleront en se dirigeant vers l'embarquement comme dans une ultime provocation. Ils ne se diront rien quand leurs doigts...

“Dernier appel pour le vol de Londres. Mme Kenny est demandée à la porte 23.”
Quelle idiote. Je n'ai même pas surveillé

mon propre embarquement. Je me précipite vers la jeune femme au micro. Madame Kenny ? Oui pardon, je n'avais pas entendu. Ce n'est pas grave, madame. Bon voyage. Oui, merci.

Et si je laissais arriver ce que je sens ? Je crois que ce qui me fait peur reviendrait. Les hasards se font pressants, ils entourent leur proie, ils tissent leur toile. Ils courent la pensée. Où qu'elle aille.

22 A, vous êtes à côté du hublot. Voulez-vous que je vous aide à placer votre sac ? Non je vais le garder, merci. Placez-le sous le siège pendant le décollage, s'il vous plaît.

Une fois seulement, je crois avoir vécu une urgence d'amour quand la mort était trop proche et gagnait du terrain. Elle courait. Plus vite que moi. Je sentais son odeur, amère, presque sucrée, faire illusion. Elle venait me voler un être cher, le premier de ma vie. Elle me frôlait donc, pour que je me souvienne d'elle à tout instant. Je savais que le seul parfum capable de la combattre était la sève d'un homme. Je voulais la lécher, la boire, la mettre sur mes lèvres pour que jamais la mort ne puisse m'embrasser, passer la barrière de mes dents, pénétrer mon corps. Je voulais sentir les vibrations de l'amour qui me semblaient les seules aptes à me protéger de son gouffre. Je m'éparpillais, je

tendais mes lèvres, je disais “viens”, les bras offerts comme une prière. Je la sentais hésiter, s'éloigner un peu, ne plus oser m'approcher. Et quand la jouissance était là, je la savais vaincue. Je hurlais. Je n'avais jamais connu cette soif, cette présence si violente du désir. La peau sur le cœur, le sexe battant la chamade, toute peur envolée. Je jubilais en silence. Ma tête abritait un vacarme assourdissant. Celui de mon combat contre elle. Tu ne m'auras pas. La mort ricana en emportant mon père. Je le regardais sans pleurer. Ce serait pour plus tard. Quand viendraient les jours sans lui. Sans le son de sa voix.

Désormais, je les aimais contre elle ces corps d'hommes qui me faisaient jouir. J'étais tombée dans une totale contradiction. Je me refusais à vivre et je ne voulais pas mourir. J'aspirais à sentir en moi une flamme qui ne pourrait pas s'éteindre. Je crois que je l'ai su très vite qu'elle me laisserait saine et sauve en vrillant son glaive sur ma mémoire. Elle s'est éloignée en me laissant le pire : la promesse de son retour. Elle a emporté mon éternité, elle m'a légué en échange la certitude de revenir me chercher, de penser chaque jour à elle. J'avais vingt ans. Un jour, mon corps ne me serait d'aucun secours. Il serait faible et décharné. Je mourrais vieille donc. Mais avant, et je m'en fis le serment, je ne

regretterais jamais rien, je mordrais dans la vie à pleines dents. Je donnerais surtout, sans jamais me reprendre. On dit que les enfants dont les parents meurent quand ils sont jeunes reçoivent une protection particulière. Mais n'était-ce pas tout simplement une façon de regarder plus tôt que les autres la vie telle qu'elle est ? Ephémère.

Londres. Attendre encore. Le départ pour Bombay est retardé. Les pensées s'envolent à nouveau. Les souvenirs que l'on croyait perdus virevoltent et leurs envolées n'ont ni retard ni détour. Il paraît que l'avion ne partira pas : avarie dans le système de décollage, temps incompréhensible de la réparation. Personne n'a l'air reconnaissant de le savoir avant le décollage. On nous mène vers un hôtel, on nous sert un dîner censé calmer les voix qui grondent. Aujourd'hui... Demain... Quelle importance... Quelque chose est là et attend que nos impatiences se manifestent pour rire. Indifférente au brouhaha humain, je me laisse bousculer par le destin. Je parle avec ma voisine. Les tables sont grandes. Il est presque impossible de s'adresser à la personne d'en face sans élever la voix. Le regard d'un homme me sourit. Il semble s'amuser de mes efforts pour être malgré tout dans

une conversation plus intime. Tout passe. Comme si je ne pouvais rien accrocher à ma mémoire. Je pense à ce voyage interrompu, à peine commencé. A Paris, je serais rentrée chez moi et peut-être ne serais-je plus repartie. Une femme en uniforme nous remet les clés de nos chambres. Pour moi, arriver un jour plus tard ne fait pas de différence, mais certains tentent encore d'être replacés sur d'autres avions. Leur ton geignard m'ennuie. Je fouille dans mon sac et m'aperçois que j'ai pris mon courrier sans l'ouvrir avant de partir. Des factures et cette enveloppe crème qui m'intrigue. *Mme Lysange Kenny* est tracé d'une écriture abrupte presque illisible que j'ai pourtant l'impression de connaître.

Il fut une époque où j'adorais les rencontres. Je leur trouvais un charme irremplaçable. Je me disais même que je serais incapable de vivre trop longtemps avec un homme, pour pouvoir en rencontrer un autre. Et puis je ne sais quel mystérieux changement s'opère à notre insu. La vieilleries sans doute. Je n'aime plus ça. Je sais ce que l'autre va dire, je sais ce que je vais lui répondre, je m'ennuie. Je connais trop bien le numéro de l'inconnu qui déploie son attirance. Celui de la femme convoitée qui fait semblant d'ignorer qu'elle plaît. Bref, les roucoulaudes de circonstance.